

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 1er juillet 1774

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 1er juillet 1774, 1774-07-01

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1229>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitLa dernière fois que Votre Majesté me fit l'honneur...

RésuméLe croit de retour de « toutes ses revues ». Inoculation de [Louis XVI] et de la famille royale. Les jésuites. Regrette que Diderot ait eu peur de Berlin. Lettre de Crillon, admirateur de la Prusse, mais non de la Russie. Guibert. La France vaut mieux que Bouhours. Villoison.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire74.45

Identifiant839

NumPappas1400

Présentation

Sous-titre1400

Date1774-07-01

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons
Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 140, p. 626-628
Lieu d'expédition Paris
Destinataire Frédéric II
Lieu de destination Potsdam
Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français
Source impr. « à Paris »
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification
le 20/08/2024

Preuss, XXIV, 140, pp. 626-628
01 juillet 1774 D'Alembert à Frédéric II

1400
• 839

626 X. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

~~Les transports se perdent aussitôt que la fièvre est calmée. Mais pour en revenir à notre Académie, je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaisir le nouveau confrère que vous lui offrez: il leur sera proposé, et, muni de votre recommandation, l'Académie aurait aussi mauvaise grâce à le refuser que si Charles XII eût rejeté un officier approuvé par le grand Condé. Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois d'un valétudinaire qui, tant qu'il durera son existence, s'intéressera au sort et à la prospérité de l'Anaxagoras moderne. Sur ce, etc.~~

140. DE D'ALEMBERT.

Paris, 1^{er} juillet 1774.

SIRE,

La dernière fois que Votre Majesté me fit l'honneur de m'écrire, elle était près de partir pour toutes ses revues. Je les crois finies actuellement, et V. M. de retour dans sa retraite philosophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveler mes profonds respects et ma vive reconnaissance.

Il s'est passé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. Nous en attendons les suites politiques, civiles, morales, littéraires, philosophiques, et surtout économiques. On nous en promet beaucoup, et c'est de quoi nous avons le plus de besoin. L'inoculation du Roi et de la famille royale, à laquelle on était bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raison est écoutée, et donne tout à la fois bon espoir et bon exemple. Qu'on nous préserve de la guerre, des fanatiques et des fripons, et tout ira bien.

Je ne pense pas qu'on redemande jamais de France des jésuites à V. M. Je plains bien l'Allemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigants ignorants pour l'instruction de la jeunesse. V. M. ne me rend pas justice, si elle croit que j'ai du fiel contre eux. Personne au contraire ne s'est élevé avec plus

de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette espèce ont été traités en France. Mais je voudrais que, en rendant les particuliers aussi heureux qu'ils peuvent l'être sans se mêler de rien, on ne fournit jamais au corps les moyens de renaître, surtout dans les pays où il ne peut être que dangereux, et où il n'a jamais été autre chose. Si tous les princes étaient des Frédéric, je verrais l'Europe pavée de jésuites sans les craindre ou sans m'en soucier; mais les Frédéric passent, et les jésuites restent.

Je suis fâché que le phénomène encyclopédique dont V. M. me fait l'honneur de me parler n'ait fait que raser l'horizon de Berlin. Je suis persuadé que V. M., en l'observant de plus près, l'aurait trouvé digne de quelque attention. Je l'avais fort exhorté et fort invité à se laisser voir du plus grand astronome de notre siècle; je l'avais assuré que les lunettes de cet astronome étaient très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'astronome, et j'en suis fâché, car je suis bien sûr que l'astronome n'aurait pas été mécontent de son observation, et qu'il m'aurait fait l'honneur de m'écrire: J'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du phénomène encyclopédique.

Le jeune Crillon n'est pas un aussi grand phénomène; mais j'ose assurer V. M. qu'il n'en a pas moins son prix, et je désirerais fort aussi que V. M. eût pu le juger par elle-même. Si les Russes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Russes. Je voudrais pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, et dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos États. Je ne répondrais pourtant pas que les Russes fussent contents de cette lettre; car assurément il ne pense et ne parle pas d'eux comme de V. M.

Quant à M. de Guibert, V. M. n'entendra pas cette amée sa tragédie; il me paraît, par le ton sur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage et l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à sa personne, et je crois, Sire, que V. M. penserait de même de la pièce. Je vois avec une sorte de douleur que V. M. est depuis quelque temps peu favorable à la nation française; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, et personne ne

voit mieux que moi les atrocités et les absurdités de toute espèce qui déshonorent ma chère patrie. Mais Dieu avait dit qu'il pardonnerait à Sodome, s'il s'y trouvait seulement dix justes;^a et il me semble que la pauvre France n'en est pas encore à ce point d'indigence et de disette. Si le père Bouhours a dit une sottise, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que V. M. des jugements et des écrits du père Bouhours.

M. de Villoison me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect et sa vive reconnaissance. Il attend, ainsi que moi, avec impatience la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire en l'admettant dans son Académie.

Jé suis avec tous les sentiments de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

141. A D'ALEMBERT.

Le 28 juillet 1774.

Vous avez deviné juste. Il y a trois semaines que je suis de retour de mes courses, et que je jouis ici de la satisfaction de posséder la duchesse de Brunswic, à laquelle j'ai fait entendre le *Duc de Foix* et *Mithridate*, déclamés par Aufresne.^b J'avais appris encore avant mon départ la mort de Louis XV,^c dont j'ai été sincèrement touché; c'était un bon prince, un honnête homme, qui n'eut d'autre défaut que de se trouver à la tête d'une monarchie dont le souverain doit avoir plus d'activité qu'il n'en avait reçu de la nature. Si tout n'a pas été également bien pendant son règne, il faut l'attribuer à ses ministres plutôt qu'à lui. A présent la malignité publique se déchaîne contre ce bon prince. Que l'inquiétude des Français n'aille pas les mettre dans le cas des grenouilles de la fable, que Jupiter punit de leur

^a Voyez ci-dessus, p. 263.

^b Voyez t. XXIII, p. 254.

^c Louis XV mourut le 10 mai 1774.